

LES JUIFS dans
“Ce soir, on soupe chez Pétrone”
de Pierre COMBESCOT



par Roger KLOTZ

Né à Limoges en 1940, Pierre Combescot est journaliste de formation. Sous le pseudonyme de Luc Désignes, il publie des chroniques de danse et d'opéra dans le Canard enchaîné ; il écrit également dans Paris Match. Il a une prédilection certaine pour le roman historique. Avec Les diamants de la guillotine, il revient, après Dumas, sur " l'affaire du Collier de la Reine ". Avec Ce soir, on soupe chez Pétrone, nous avons affaire à une peinture de la Rome impériale. Le héros en est Pétrone, l'auteur du Satiricon. Le narrateur est le Grec, Lysias, un ami de l'écrivain latin, qui, après avoir connu les fastes et les orgies de la Ville Impériale, termine ses jours à Marseille. Pierre Combescot présente ainsi son roman :

" C'est une chronique sur Pétrone, l'ami du prince - Néron -, l'arbitre des élégances, et l'auteur de ce que nous appelons aujourd'hui le Satiricon ... Pétrone est un entrepreneur de démolition. De démolition aussi. Démolition du langage par l'argot glané dans les bouges de Marseille, au temps de sa jeunesse, car Pétrone fut marseillais avant d'être romain. Démolition des idées reçues : Pétrone fait table rase de toutes les conventions ; et, en épicurien, il s'amuse, à l'ombre des idées nihilistes. Au de s'éclipser sur la pointe des pieds, il ne nous laisse en partage que sa vérole, et de grands éclats de rire, au crépuscule. "

Le roman de Pierre Combescot va être, comme celui de Pétrone, une entreprise de " démolition " et donc de démythification. Dans cette Rome impériale, dont nous allons avoir une vision " démoralisatrice " et " nihiliste ", on va voir passer tous les peuples de l'Empire. On rencontrera ainsi, dans le roman, des Juifs. Il est donc intéressant de voir quelle image Pierre Combescot nous en donne, en utilisant l'histoire avec le regard de l'imaginaire.

*

Pierre Combescot signale que Néron avait toujours été indulgent pour les Juifs, sans doute parce qu'il se souvenait qu'Auguste les avait protégés :

" [Néron] s'était rappelé que, lors des funérailles de César [Auguste], alors que la foule déjà s'éclaircissait sur le Forum, leur petite communauté était demeurée autour du bûcher encore fumant ; non pour sacrifier au culte du divin Jules mais simplement parce que celui-ci les avait vengés en se rendant victorieux du grand Pompée. Pompée avait été leur bête noire depuis qu'il était en vainqueur dans Jérusalem. Non content de s'être fait ouvrir la porte du Temple, il avait poussé le sacrilège jusqu'à écarter le voile aux quatre couleurs pour pénétrer dans le Saint des Saints.

Au début du règne de Néron, on recensait plus de quarante mille Juifs à Rome. Ils avaient, pour la plupart, élu domicile dans les quartiers sur l'autre côté du Tibre. Mais il s'en trouvait qui, par on ne sait quelle brigue, avaient réussi à s'approprier quelques

demeures patriciennes sur l'Aventin et même sur le Palatin. C'est qu'ils possédaient et possèdent toujours l'art du fauillage. Chercheurs de noises, coupeurs de cheveux en quatre, ils allaient par la ville, ergotant et piaillant, porter la contestation d'une synagogue à l'autre ... Les saducéens détestaient les pharisiens, qui possédaient la sacrificature. De plus, ces derniers encombraient le prétoire pour redemander le manteau du grand-prêtre, que les Romains détenaient dans la tour Antonia à Jérusalem ...

Agrippa, le frère de Drusilla et de Bérénice, avait été comblé de bienfaits par Néron. Il est vrai que ce prince, était plus grec et romain que juif ...

A Athènes, l'Aréopage avait fait dresser une statue à la princesse Bérénice. Néron espérait par eux en apprendre un peu plus sur la religion juive. Mais comme Agrippa et ses sœurs se fichaient totalement du judaïsme, ces discussions tournaient court et finissaient généralement en potins mondains.

Cependant, l'idée qu'un dieu unique puisse marcher sur ses plates-bandes inquiétait le divin Néron. Les religions les plus exotiques le titillaient toujours. Aspirait-il à quelque chose de neuf ? Un monde meilleur ? Qui sait ?

" Il y a en lui une soif d'infini, me dit un jour Pétrone. Un jour, il avait pensé que son art lui suffirait. Mais non ! Il lui faut l'éternité. Il y a en lui un sombre démon qui le pousse vers on ne sait vers quelle aspiration ... La lumière, Pétrone, la lumière me dit-il parfois en me saisissant le bras ... " Pétrone parlant de lumière m'avait surpris. "

Les Juifs sont protégés par Néron d'abord en souvenir de l'hommage qu'ils ont rendu à Auguste à l'occasion de sa mort : si le feu du bûcher n'a pour eux aucune valeur purificatrice d'origine religieuse, il reste néanmoins, selon l'expression de Gilbert Durand, le symbole du " centre génital du foyer patriarcal ". Vengés et protégés par le vainqueur de Pompée, les Juifs ont peut-être fait d'Auguste " le Père de [leur] Patrie " et reconnaissent sans doute l'Empereur comme " Père de la Patrie ". Il y a là une attitude que Néron ne peut négliger : tout dictateur a besoin de sentir appuyé par un courant populaire. Cette image des Juifs, qui semble s'appuyer sur l'histoire, est peut-être aussi la vision que Pierre Combescot veut nous en donner : Cette attitude des Juifs pleurant l'Empereur Auguste semble, en effet, annoncer la prière que font aujourd'hui les Juifs de la Diaspora pour l'Etat dans lequel ils résident.

Au début du principat de Néron, les Juifs " avaient, pour la plupart, élu domicile dans les quartiers de l'autre côté du Tibre ". Le fleuve semble ainsi constituer une séparation entre les demeures patriciennes et les quartiers où les Juifs habitaient. Bien que l'on ne puisse évoquer la notion médiévale de " ghetto ", on note que les Juifs sont situés dans ce que Jean Chevalier et Alain Gheerbrant appellent, dans leur Dictionnaire des symboles, un " état de non-attachement ", c'est-à-dire un " état par-delà l'être et le non-être ". Peut-être Pierre Combescot veut-il montrer par là l'incompréhension dans laquelle le monde gréco-romain tenait les Juifs. Une " note de l'éditeur " rappelle que le narrateur, Lysias, est grec et ajoute :

" Toute la confession de Lysias dit assez l'incompréhension de son temps pour l'étrangeté des Juifs. "

En soulignant ainsi " l'incompréhension " des Grecs " pour l'étrangeté des Juifs ", Pierre Combescot semble montrer que la culture gréco-romaine, en dominant le monde connu, cherche à gommer les différences. Comme pour mieux les marginaliser,

L'ECHO des CARRIERES n° 43

Lysias insiste ensuite sur les défauts de ceux qui réussissent à se " faufiler " sur le Palatin et l'Aventin. Il montre ainsi ces " chercheurs de noises " incapables de s'entendre entre eux. Par l'utilisation d'un néologisme, " sacrificiture ", sans doute calqué sur le mot " préture ", le narrateur laisse entendre que les disputes entre saducéens et pharisiens sont des querelles de pouvoir. En rappelant que ces " coupeurs de cheveux en quatre " portent " la contestation d'une synagogue à l'autre ", Pierre Combescot souligne que, au-delà de la querelle de pouvoir, il y a, dans la religion du D. unique, une absence totale d'orthodoxie religieuse, que les polythéistes grecs ne peuvent pas comprendre.

Il y a surtout, derrière cette image des Juifs de Rome, une méditation sur Néron : l'empereur semble angoissé par l'idée selon laquelle si D. est UN, il ne pourra être divinisé, comme l'ont été ses prédécesseurs. Son anxiété est celle d'un homme qui se cherche et qui ne s'est pas trouvé dans l'art ; sans doute est-il " poussé par un sombre démon ", le mot " démon " ayant ici son sens grec de " génie protecteur ". Cette angoisse semble avoir pour fondement " une soif d'infini " et un besoin de " lumière ". Cela explique sans doute que l'empereur se tourne, comme la plupart des Romains sans doute, vers les " religions les plus exotiques ", celles qui viennent de l'Orient. Le romancier se sert, on le voit, de la toile de fond historique pour méditer sur l'Homme.

Pierre Combescot rappelle que Claude n'avait pas eu, pour les Juifs, l'indulgence de Néron, son héritier. L'une des héroïnes du roman se souvient avec terreur de l'édit que Claude avait pris contre les Juifs. Cette décision impériale était-elle justifiée par les images que Pierre Combescot donne parfois des Juifs ?

Il y a, au début du roman, un coup de griffe du narrateur contre " les fumisteries des circoncis ". Une " note de l'éditeur " précise :

" Par cette remarque, Lysias montre bien qu'il est grec. En effet, le monde gréco-latin avait une répulsion pour la circoncision des Juifs qu'il considérait comme un acte barbare. L'empereur Hadrien, un siècle plus tard, devait par un édit interdire cette pratique. "

Peut-être la culture gréco-latine refuse-t-elle la circoncision parce que, par cet " acte barbare ", une société impose sa règle sexuelle à ses enfants. Ce refus semble donc illustrer la thèse émise par Freud dans Totem et tabou selon laquelle la circoncision serait, en quelque sorte, le symbole de la castration des jeunes mâles par les vieux. La " répulsion " du " monde gréco-latin " pour la circoncision des Juifs n'est donc pas le résultat d'un certain antisémitisme ; ce serait plutôt l'expression archétypale d'une méditation gréco-latine sur le sexe.

Il n'en reste pas moins, nous l'avons déjà vu, que, selon Pierre Combescot, le monde gréco-latin trouvait le peuple juif étrange. On va donc voir apparaître quelques images antisémites.

Il y a d'abord une silhouette que l'on voit apparaître au port de Rome, sur les quais du Tibre :

" L'odeur fétide du grand cloaque qui débouche dans le Tibre non loin en amont se mêlait aux plus subtiles essences de l'Orient. Chacun allait et venait sans se soucier de l'autre. Ici, un vieux Juif reconnaissable à ses boucles trottait affolé tenant une tablette et un stylet entre des ballots de marchandises empilées. Il comptait et recomptait avec la même application qu'il devait

mettre à déchiffrer la Torah, s'assurant de ne pas avoir été estampé. Là un commerçant syrien houspillait ses grouillots qui ne chargeaient pas assez vite, à son goût, sur ses charrettes. Une troupe de Nubiens crépus, aux lèvres violettes, s'avancait drapée de nuit ... "

Le but du passage est essentiellement de montrer l'atmosphère colorée du port de Rome. Le caractère oriental et cosmopolite de ce qui peuple le quai est souligné par le mélange des odeurs : le Tibre livre " une odeur fétide " qui va se mêler aux " plus subtiles essences de l'Orient ". Cette notation donne à la description une certaine objectivité : L'image du " grand cloaque qui débouche dans le Tibre " a sans doute une valeur symbolique ; C'est dans un foyer de corruption morale et intellectuelle que Pierre Combescot place des notations antisémites. Le mépris que le narrateur a pour le commerçant juif se manifeste d'abord par une comparaison : il fait en effet ses comptes " avec la même application qu'il devait mettre à déchiffrer la Torah " ; il semble donc avoir une adoration religieuse pour l'argent. Le mépris du narrateur apparaît également par l'emploi du mot " estamper ", rappelant l'escroquerie dont le Juif pourrait être le spécialiste.

On voit apparaître ailleurs d'autres clichés antisémites :

" Staphyla était veuve d'un Juif qui avait commencé simple bistrotier à Delta, le quartier juif d'Alexandrie, pour finir par posséder tous les débits de boissons de la côte d'Afrique et d'Asie Mineure. Il avait ensuite étendu son empire à l'Italie Les établissements les plus chics comme les rades les plus cradingues, de Naples à Reggio, lui appartenaient, sans oublier ceux de Sirène et de son port Apollonia. C'est là qu'il avait connu Staphyla. Elle demeura longtemps sa concubine. Il ne l'avait épousée que sur son lit de mort, la laissant unique héritière de son immense fortune. Il se fit enterrer dans le jardin de sa maison de Cyrène, certain qu'elle ne la vendrait pas. "

Pierre Combescot évoque ici à un grand brasseur d'affaires, qui, par sa compétence commerciale, en vient à posséder pratiquement " tous les débits de boissons " de l'empire romain. Le niveau des " établissements " importe peu à cet homme d'affaires, qui semble uniquement intéressé par le rapport financier. Dans ce contexte, l'emploi du mot " cradingue " n'est pas innocent parce qu'ils ne s'applique peut-être pas uniquement aux " rades " mais également à l'homme. Il y a même, dans le rapport de ce Juif à l'argent, une certaine angoisse : il semble craindre que, après sa mort, sa veuve dilapide la fortune qu'il a accumulée. Sous l'aspect enjoué de la narration, on sent transparaître le mépris du narrateur. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant disent, dans leur Dictionnaire des symboles :

" L'argent, sur le plan de l'éthique, symbolise aussi l'objet de toutes les cupidités et les malheurs qu'elles provoquent ainsi que l'avilissement de la conscience : c'est son aspect négatif, la perversion de sa valeur. "

Le Juif ne semblant vivre que pour l'argent, il y a chez lui un véritable " avilissement de la conscience " et c'est ce qui, aux yeux du narrateur, le rend méprisable.

*

L'antisémitisme qui apparaît à travers ce roman ne correspond peut-être pas à une conception profonde de l'auteur. Peut-être y a-t-il chez lui un côté provocateur dont l'origine est l'image qu'il

se fait de Pétrone :

" Pétrone était un anarchiste mondain. Et en tant que tel, il prenait la défense de Néron. Tout ce qui pouvait déroger à l'ordre établi en art, en politique ou même dans la vie de tous les jours, le mettait en joie ...

Oui ! anarchiste il le fut totalement ; mais seule son œuvre en témoigna. L'écriture lui suffit pour creuser ses sapes. Plutôt qu'anarchiste, je devrais dire qu'il fut un irrégulier. "

Peut-être Pierre Combescot veut-il être, lui aussi, cet " anarchiste mondain ", ou plutôt cet " irrégulier ", qui cherche, par ses romans, à renverser les valeurs sociales. Pétrone et Lysias ne sont donc plus les personnages principaux du roman. De même, la société romaine de l'époque de Néron n'est pas la toile de fond de cette œuvre. Pierre Combescot est lui-même le héros de ce récit ; quant au décor, il est constitué par l'univers imaginaire de l'auteur.
